

Albert Giraud

Hors du Siècle

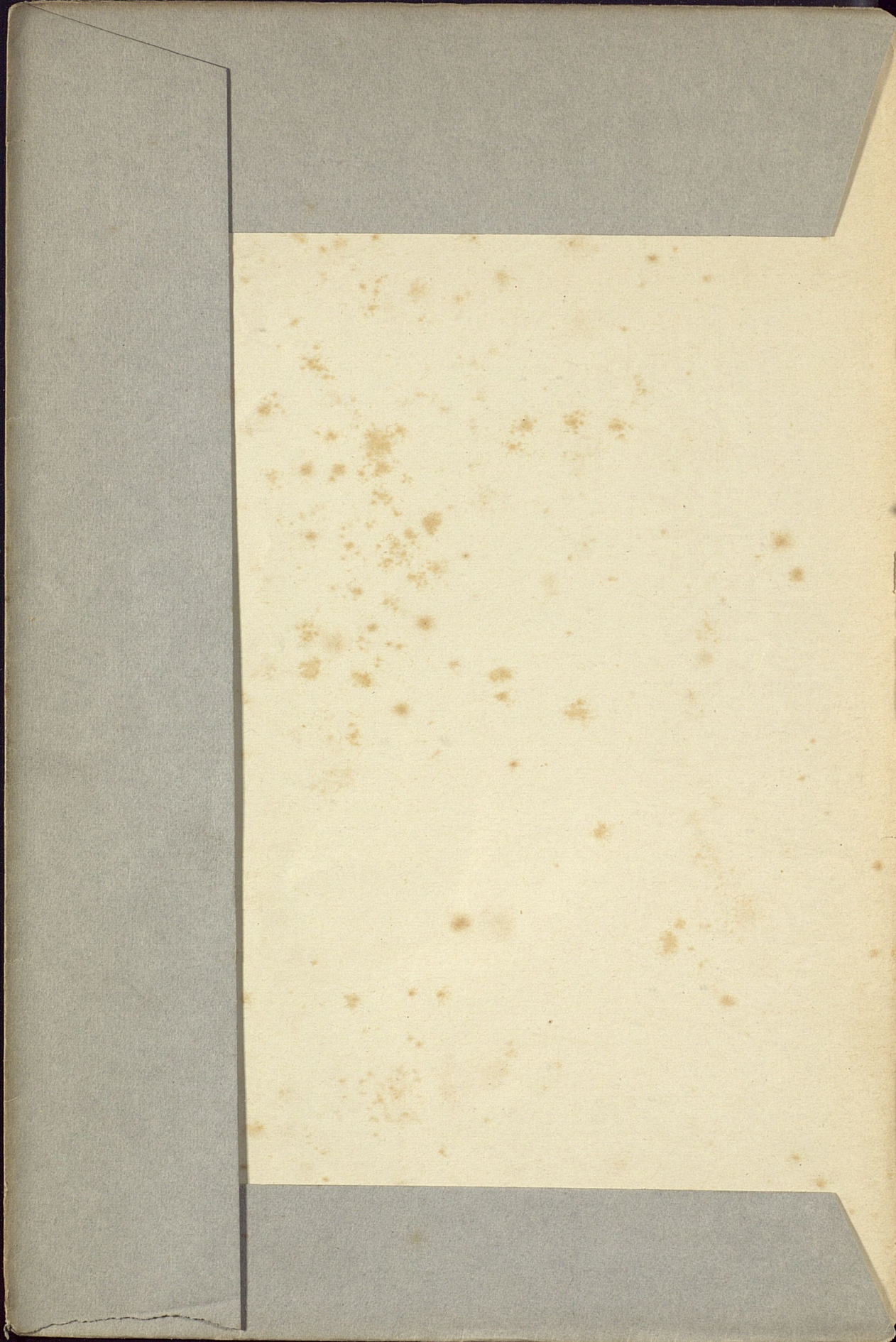


PARIS

Léon VANIER éditeur

19, Quai Saint-Michel, 19

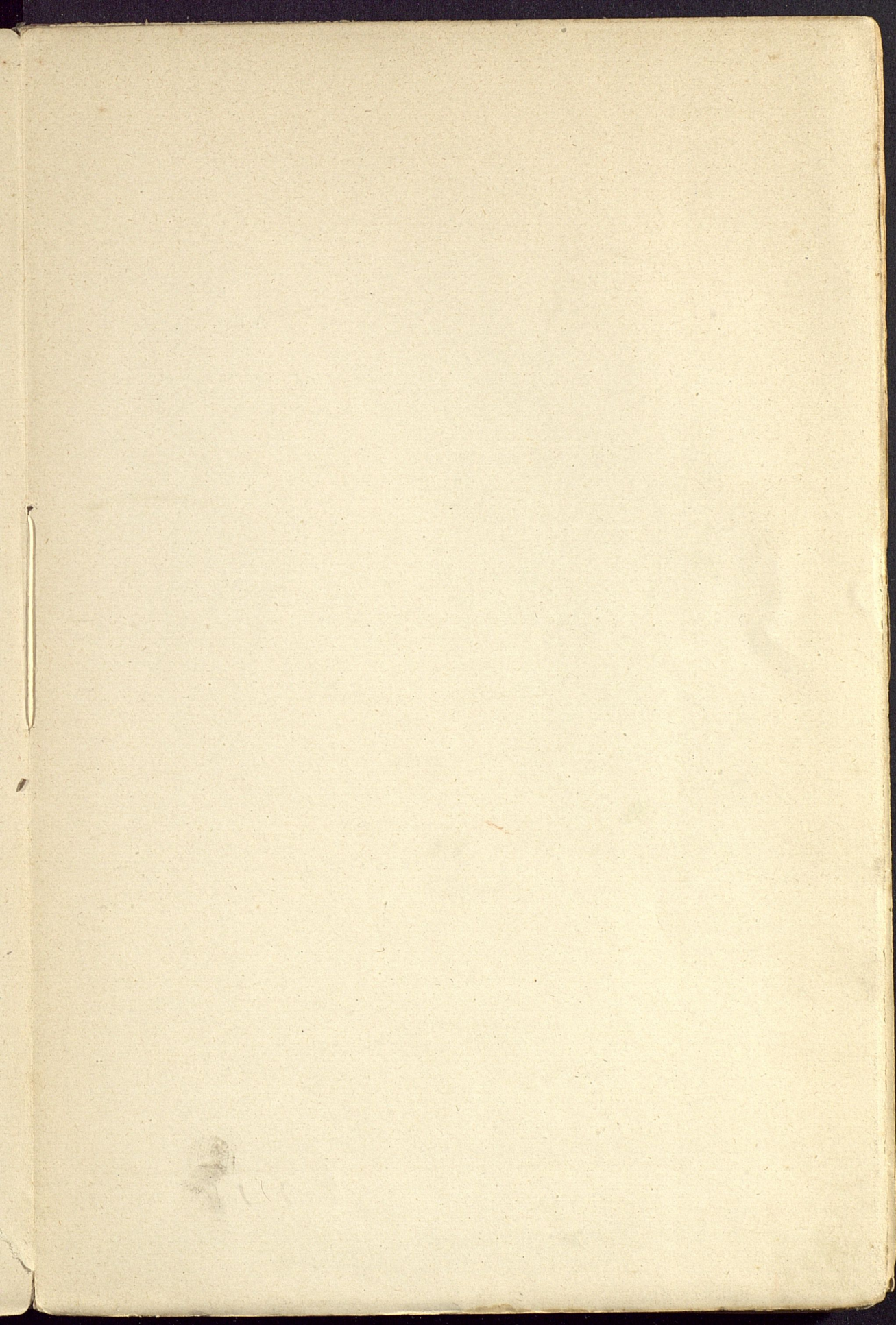
MDCCCLXXXVIII



ML

A

1H02



O. FORST
PLACE DE MEIR 69
ANVERS

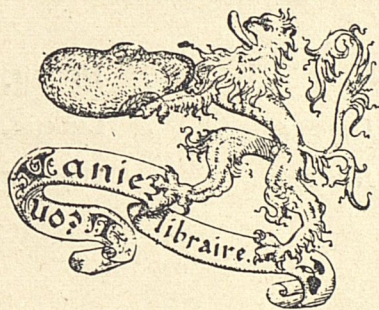
Hors du Siècle

Il a été tiré de HORS DU SIÈCLE :

3 exemplaires sur papier impérial du Japon.
15 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder.
250 exemplaires sur papier vélin.

Albert Giraud

Hors du Siècle



PARIS

Léon VANIER éditeur

19, Quai Saint-Michel, 19

—
MDCCLXXXVIII

Du même auteur

- Le Scribe* Hochsteyn, 1882
Pierrot Lunaire Lemerre, 1884
Pierrot Narcisse Monnom, 1887

A Georges Eekhoud

Hors du Siècle

THE BIBLE



Hors du Siècle

*Oh! que n'ai-je vécu, l'esprit fier, l'âme forte,
Sous la neigeuse hermine ou le fauve camail,
Dans ces siècles vermeils dont la lumière morte
Allume encore en moi des splendeurs de vitrail.*

*Car le poète alors, en croupe sur les races,
Leur enfonçait son rêve à grands coups d'éperon,
Et sa bouche, à travers le fracas des cuirasses,
Y sonnait son espoir comme dans un clairon.*

*La Muse était la sœur auguste de l'Épée ;
Les strophes ressemblaient à de clairs escaliers
Où montaient dans un faste et des feux d'épopée
Des vers casqués d'argent comme des chevaliers.*

*Les poètes nimbaient la mémoire des princes :
Plus d'un leur doit la pompe où sa majesté dort ;
L'empereur ébloui leur donnait des provinces
Et faisait à leur col flamber la Toison d'or.*

*Puis entre des soldats, des prêtres en étole,
Dans les flots d'un cortège écarlate de rois,
Il les menait cueillir la palme au Capitole,
Salués des drapeaux, des aigles et des croix.*

*Et le peuple, gardant au fond de ses prunelles
Leurs masques léonins parmi les encensoirs,
Contemplant longuement leurs ombres solennelles
Passer et repasser dans la braise des soirs.*

*Puisque je n'ai pu vivre en ces siècles magiques,
Puisque mes chers soleils pour d'autres yeux ont lui,
Je m'exile à jamais dans ces vers nostalgiques
Et mon cœur n'attend rien des hommes d'aujourd'hui.*

*La multitude abjecte est par moi détestée,
Pas un cri de ce temps ne franchira mon seuil ;
Et pour m'ensevelir loin de la foule athée,
Je saurai me construire un monument d'orgueil.*

*Je travaillerai seul, en un silence austère,
Nourrissant mon esprit des vieilles vérités,
Et je m'endormirai, bouche pleine de terre,
Dans la pourpre des jours que j'ai ressuscités.*

*Et maintenant criez ! Faites vos choses viles !
D'autres hommes viendront : Ceci sera changé.
Vous aurez contre vous jusqu'au pavé des villes !
D'autres hommes viendront, et l'Art sera vengé !*

*Votre cité stupide aura ses funérailles :
Vous entendrez la voix lugubre des tocsins,
Les bombes éclater par dessus vos murailles,
Et votre dernier soir pleurer dans les buccins !*

*Vous entendrez encor la fanfare des sacres
S'envoler au devant d'un prince tout puissant ;
Vous reverrez encor le soleil des massacres
Rougir ses lèvres d'or dans les mares de sang !*

*Vous reverrez encor les joyaux séculaires
S'injecter de carnage au milieu des soudards,
Et passer en claquant sur les fronts populaires
L'essor vertigineux et fou des étendards.*

*Et ces rumeurs d'un jour, ces flammes éphémères,
Ces sabres, ces rubis, ces gloires s'en iront
Inspirer sourdement dans le ventre des mères
La haine de ce siècle aux enfants qui naîtront!*



L'Amour impossible



Rencontre

— Je reviens d'un voyage au cher pays des lèvres,
Au pays des baisers d'un siècle, de là-bas :
Crépuscule des chairs, torches roses des fièvres,
Tout s'est fané, tout s'est éteint, et je suis las.

— De ce même pays des torches et des fièvres,
Du pays du baiser séculaire, là-bas,
Du pays de la chair, du cher pays des lèvres
Je reviens comme toi, comme toi, je suis las.

— Qu'avons-nous rapporté de cet amer voyage?
— Rien qu'un impitoyable et stérile veuvage,
Qu'un mauvais compagnon d'exil et de prison!

— Aimons-nous cependant, ô ma pauvre âme lasse,
Aimons-nous doucement, lentement, à voix basse,
Sans éveiller celui qui dort dans la maison.

~~~~~

## Silence

Je voudrais inventer des mots frêles et doux  
Pour parler à tes sens pendant les heures brèves,  
Où les mains dans tes mains, assis à tes genoux,  
Je regarde en tes yeux l'infini de mes rêves ;

Des mots mystérieux, fleuris et palpitants,  
Pleins d'humides parfums et de glauques murmures,  
Qui ressemblent au ciel renversé des étangs  
Frôlés par le sommeil des nocturnes ramures ;

Des mots pareils à ceux que de lointains gosiers  
Susurraient dans les soirs songés par Cimarose,  
Comme un souffle alangui de suaves rosiers  
Où lentement se meurt, feuille à feuille, une rose ;

Des mots d'un opéra triste et sentimental,  
Dont la vibration magique réalise  
La plaintive chanson des coupes de cristal  
Où se pleure à jamais l'âme de Cydalise.

Et cependant aucun de ces mots long voilés,  
Aucun mot virginal ne vaudrait l'indolence  
De nos profonds regards l'un par l'autre étoilés,  
Ni l'ombre de nos cœurs où chante le silence.

~~~~~


L'Orgue

Quand le soleil déchu, comme un aigle blessé,
Eclabousse de sang la nuit qui vient de naître,
Le corps endolori, j'entr'ouvre ma fenêtre,
Pour confronter mon âme avec le ciel glacé.

Le crépuscule parle à mon rêve insensé
Des amours éternels qu'il ne doit point connaître;
La fébrile douceur de l'ombre me pénètre,
Et j'écoute gémir un vieil orgue lassé.

O musique navrée, obsédante, équivoque!
Ton obstination douloureuse m'évoque
Le lointain désespoir d'un cœur contemplatif.

Je ne t'entends jamais, par un soir d'apathie,
Sans revoir longuement dans mon esprit plaintif
Les grands yeux suppliants des chiens que l'on châtie.

~~~~~

## La Voix brisée

Lorsque j'entends mourir ta voix crépusculaire,  
Pleine d'espoirs déçus, d'angoisse et de rancœur,  
Je comprends que l'hiver est assis dans ton cœur ;  
Car ta parole étrange, à la fois sombre et claire,  
Où se parle tout bas un douloureux secret,  
Ressuscite pour moi les immenses murmures  
Qu'aux premiers soirs du monde exhalaient les ramures  
D'une mystérieuse et neigeuse forêt ;

Et son timbre m'évoque une eau triste et lassée  
Qui regarde sans voir, à travers le brouillard,  
Souvenir de printemps dans l'âme d'un vieillard,  
La morne assumption d'une lune glacée.

~~~~~

La Voix chère

Comme un bourdonnement d'invisibles abeilles
Ivres des vins du soir et du parfum des fleurs,
Ta douce voix murmure en songe à mes oreilles,
Ta douce et longue voix apaise mes douleurs,
Comme un bourdonnement d'invisibles abeilles
Ivres des vins du soir et du parfum des fleurs.

La fraîcheur des ruisseaux, la jeune chair des roses,
La mousse des forêts et l'haleine du thym
Chantent dans la lumière entre tes lèvres roses.
Tu verses dans mon cœur, comme un écho lointain,
La fraîcheur des ruisseaux, la jeune chair des roses,
La mousse des forêts et l'haleine du thym.

Mais sous l'orgueil du sang, des mots fiers et splendides
Se cabrent dans ta voix comme des étalons!
Un rêve inviolé fleurit tes yeux candides ;
Ton rire a la langueur des anciens violons ;
Mais sous l'orgueil du sang, des mots fiers et splendides
Se cabrent dans ta voix comme des étalons!

Roulant la moire et l'ambre en ses ondes sonores,
Ta voix m'évoque un fleuve éclatant et vermeil
Où cinglent, imbibés de couchants et d'aurores,
Des vaisseaux somptueux tout noirs sur le soleil.
Roulant la moire et l'ambre en ses ondes sonores,
Ta voix m'évoque un fleuve éclatant et vermeil.

Et les profonds secrets qui dorment dans son ombre
Ont l'étrange lueur de très vieux ostensoirs
Qui s'illumineraient sous l'éclair riche et sombre
Des grands autels pensifs dans la pourpre des soirs.
Et les profonds secrets qui dorment dans son ombre
Ont l'étrange lueur de très vieux ostensoirs.

~~~~~

## Dimanche soir

A. Henry Maubel.

La campagne est muette, et l'horizon s'endort.  
Les rêves du passé tournent dans la lumière ;  
Le soleil agonise, et comme une poussière,  
Disperse au fond du ciel sa pensive âme d'or.  
Les rêves du passé tournent dans la lumière ;  
La campagne est muette et l'horizon s'endort.

Loin, très loin, tout là-bas, dans la paix du dimanche,  
Comme un cœur solitaire effrayé par la nuit  
Et prêt à se briser d'amertume et d'ennui,  
Lentement, lentement un vieil orgue s'épanche,  
Comme un cœur solitaire effrayé par la nuit,  
Loin, très loin, tout là-bas, dans la paix du dimanche.

O cruelle douceur des baisers défendus!  
O douce cruauté des lèvres qui dédaignent!  
Je vous entends vibrer dans ces rythmes qui saignent,  
Vous êtes un rappel des paradis perdus,  
O douce cruauté des lèvres qui dédaignent!  
O cruelle douceur des baisers défendus!

On dirait une voix pleurant la mort de l'heure...  
Un soir pareil luira pour vous, ô mon amour!  
Où la morne distance et la chute du jour  
Vous parleront de moi dans un orgue qui pleure!  
Un soir pareil luira pour vous, ô mon amour!...  
On dirait une voix pleurant la mort de l'heure!...

~~~~~


Résignation

J'ai lutté contre moi, j'ai crié, j'ai souffert,
Esseulé dans la nuit de mon âme blessée,
Et, ma vie en lambeaux, je sors de mon enfer,
Car j'ai trouvé l'enfer au fond de ma pensée.

Je comprends aujourd'hui que mon rêve était fou,
Que mon amour d'automne était presque une offense,
Et j'arrache à jamais de mon cœur, comme un clou,
Le tragique désir d'une impossible enfance.

Et je t'offre ces vers, ô mon glaive! ô ma croix!
Semblables à des soirs de Noël, blancs et calmes,
Où plane vaguement, dans l'azur des cieus froids,
La palpitation souveraine des palmes;

Ces vers d'un méconnu, ces vers d'un résigné,
Ces vers où ma douleur devient de la lumière,
Ces vers où ma tendresse a longuement saigné
Comme un soleil couchant dans l'or d'une verrière.

~~~~~

## A une âme

Par ces rythmes plaintifs tu n'es point blasphémée ;  
Ne lève pas vers moi ces regards douloureux :  
Rien de toi n'a saigné dans ces vers amoureux,  
Ame pleine de lys ! O toi, la seule aimée !

Lis-les sans te faner, Ame pleine de roses !  
Je n'ai jamais douté de ton cœur maternel :  
Tu planes au dessus de l'univers charnel  
Et de l'aurore en fleur des belles gorges roses.

Pareil à ces bateaux qui portent sur leurs voiles  
L'emblème vespéral de la Reine des mers,  
J'ai hissé ton image au sommet de mes vers,  
Pour braver la tempête, Ame pleine d'étoiles !

Mes désirs allumés et mes extases vierges,  
A travers la vapeur violette des soirs,  
Brûlent vers tes autels comme des encensoirs,  
Ame pleine de chants, de vitraux et de cierges !

Et par delà le temps, Esprit doux et farouche !  
Par delà l'heure vaine et le monde oublieux,  
Dût l'éternelle nuit s'enfoncer dans mes yeux,  
Le silence éternel s'enfoncer dans ma bouche,

J'en jure par ta gloire et tes eucharisties :  
Rien ne pourrait en moi tuer ton souvenir,  
Et j'irais de nouveau t'aimer dans l'avenir,  
Ame pleine de ciel, de palmes et d'hosties !

~~~~~

Mystère

Nul n'entendra jamais, ô douceur! ô mystère!
Orgueil mélancolique et fier renoncement,
O toi, ma chère joie, ô toi, mon cher tourment,
Le nom que te donnaient les enfants de la terre.

Je mourrai loin de toi, nocturne et solitaire,
Ton image en mes yeux, fidèle à mon serment ;
Je conduirai tout bas mon propre enterrement :
Le silence m'enivre et mon cœur sait se taire.

Mais ce mutisme même et cette obscurité
Seront comme un concert et comme une clarté
Qui rendront dans l'oubli ta mémoire éternelle ;

Car j'aurai fait chanter pour la race à venir,
Au rythme d'une messe ardente et solennelle,
Comme un orgue pieux ton vaste souvenir !

~~~~~

## Adieu

Si la peur de la chair s'est dressée entre nous,  
Et si je ne dois plus t'étreindre, ô ma chimère !  
Si nous nous séparons avant cette heure amère  
Où les baisers humains se font méchants et fous,

Je n'en dirai pas moins ta messe à deux genoux,  
Toi l'aïeule et la sœur, la maîtresse et la mère !  
De toutes les douceurs de ton corps éphémère  
J'écrirai quelque jour mon sonnet le plus doux.

Venant de loin ma voix te semblera joyeuse ;  
Et je te chanterai sur la lyre soyeuse  
De Pierre de Ronsard et de Remy Belleau :

Et mes strophes seront la sonore fontaine  
Où tu te pencheras plus belle et plus hautaine,  
Comme un rêve de fleur qui se mire dans l'eau !

~~~~~


Tes yeux

Tes yeux verts sont pareils à des eaux printanières
Où rit le rire vaste et sauvage du vent ;
J'y regarde passer, ainsi que des bannières,
De beaux rêves d'or vierge et de soleil levant.

Mais parfois la science y met sa solitude,
Et l'on y voit penser dans l'ombre, avec terreur,
Captives à jamais de la même attitude,
De hautaines douleurs de mage et d'empereur.

Printemps splendide et pur! Hiver farouche et blême!
Tourment toujours accru du malheureux qui l'aime,
Je ne puis oublier tes clairs et tristes yeux.

Tes yeux! ô tes chers yeux! ô jeunesse! ô vieillesse!
O le regard si jeune et si vieux qui me laisse
Le regret d'être jeune et celui d'être vieux!

~~~~~

## Roses d'Enfer

Voix de mon sang qui pleure, et vous, voix de ma chair,  
De ma chair pantelante et folle! Voix pensives  
Plus hautes que le cri des houles convulsives,  
Taisez-vous, longues voix d'un passé triste et cher!

Taisez-vous, longues voix! Voix des fleurs paresseuses!  
O voix, velours des voix, voix des fleurs d'autrefois  
Qui rêviez dans sa chair, qui chantiez dans sa voix,  
Voix des jasmins lascifs et des roses mousseuses,

---

Taisez-vous! Je tairai ma honte et ma rancœur.  
Le silence et l'hiver sont entrés dans mon cœur :  
Il neige du silence en mon cœur vaste et sombre.

Neige, neige, ô silence, et tâche de couvrir  
Ces roses de l'enfer trop lentes à mourir,  
Et mon unique amour crucifié dans l'ombre.



Le Regret de l'enfance





## Départ

Tes regards mouillés et bleus,  
Où dort un gouffre mystique,  
Ont les lointains fabuleux  
D'une douce Adriatique.

Leur ciel languide est si pur,  
Leurs flots tendres sont si vagues,  
Que je crois voir dans l'azur  
Des bleuets fleurir les vagues.

Je sens que leur charme amer  
Est plein de soleils féeriques  
Et de climats chimériques.

Et sur leur profonde mer  
Mon âme, où l'orgueil expire,  
Cingle comme un beau navire.

~~~~~


Aurore

Lorsque, dans la clarté flambante des métaux,
S'avance le cortège où les saintes Maries,
Portant leur diadème œillé de pierreries,
Oscillent doucement sur de blancs piédestaux ;

Pour célébrer leurs cœurs transpercés de couteaux,
On jonche le pavé de guirlandes fleuries
Exhalant le parfum de leurs tiges flétries
Vers les Vierges debout dans l'orgueil des manteaux.

— Ainsi j'avais semé sous les pas de la Femme
Les roses de ma vie et les lys de mon âme :
La flore adolescente et neuve des vingt ans.

Mais la Reine, d'aurore et de gloire embrasée,
Passa dans la musique exquise du printemps
Sans respirer l'odeur de mon âme écrasée!

~~~~~

## Soir de province

Comme un pâle bouquet de jasmins et de roses,  
Le grand ciel s'est fané dans les langueurs du soir,  
Et la nuit souveraine, ainsi qu'un fleuve noir,  
Submerge lentement le sommet des toits roses.  
Le grand ciel s'est fané dans les langueurs du soir  
Comme un pâle bouquet de jasmins et de roses.

Les douces lèvres d'or du soleil aboli  
Rêvent sur le sourire éteint de la rivière.  
Baiser ! Tremblant baiser d'azur et de lumière!  
Dans une immensité de silence et d'oubli,  
Rêvent sur le sourire éteint de la rivière  
Les douces lèvres d'or du soleil aboli.

Les fenêtres d'antan regardent ma misère,  
Avec le long regard des yeux que j'ai fermés.  
Cristal des jours heureux! Parfum des cœurs aimés!  
Ames des parents morts tendres comme un rosaire!  
Avec le long regard des yeux que j'ai fermés  
Les fenêtres d'antan regardent ma misère.

~~~~~

Le Dauphin

I

Loin de ce siècle obscur, au fond de ma mémoire,
Où d'anciens jours vécus m'éblouissent encor
Et regardent mon âme avec leurs braises d'or,
En un soir somptueux, où des fleuves de moire
Roulent superbement vers le couchant vermeil
Les fleurs du crépuscule et le sang du soleil,
Au balcon d'une vieille et royale demeure
Dont les vitraux pensifs, glorieux et lointains,
Evoquent la splendeur des missels byzantins,
Je revois, dans la mort ineffable de l'heure,
S'accouder un gracile et rose enfant princier
Qui pleure d'être heureux, et dont la tête lasse
Plie adorablement sous l'orgueil de sa race,
Comme sous un tragique et trop pesant cimier,

Et qui vierge, et déjà fatigué de la femme,
Semble, l'énigmatique et si frêle dauphin !
Prier le ciel d'été de lui montrer enfin
Le songe de son cœur à travers une flamme,
Pendant que la couleur de ce soir fier et doux,
Où se plaint un appel de clairons nostalgiques,
Caresse le duvet de ses lèvres magiques,
Et s'attarde en rêvant sur ses longs cheveux roux.

II

Dors en paix dans l'oubli des hommes, bel enfant !
Dors avec ton désir dans l'oubli triomphant,
Loin de ce siècle vil et de ce monde athée,
Et de tous ceux qui vont, l'âme déveloutée,
Chercher éperdûment l'infini dans la chair !
Tu revis en un cœur à qui ton cœur est cher,
Et qui chante pour toi, comme un orgue mystique,
A l'heure vespérale où le ciel extatique,
Rose comme un brasier de grands lys enflammés,
Nous fait penser à ceux que nous aurions aimés.

Le Regret de l'enfance

A Iwan Gilkin

Rouges lèvres d'enfants, lèvres simples et pures,
Qui buvez la jeunesse ainsi qu'une liqueur,
Rouges lèvres d'enfants, lèvres simples et pures,
Rouges lèvres d'enfants, pareilles à des mûres
Dont le sang saignerait doucement dans mon cœur ;

Prunelles d'or brûlé, d'ambre ou de violette,
Qui regardez le jour d'un regard étonné,
Prunelles d'or brûlé, d'ambre ou de violette,
Prunelles de vieil or et d'ambre où se reflète
La joie inconsciente et frêle d'être né ;

Cheveux blonds et cendrés que le soleil effleure
Longtemps après sa mort dans le ciel mordoré,
Cheveux blonds et cendrés que le soleil effleure,
Cheveux blonds et cendrés que les regrets de l'heure
Caressent vaguement d'un amour ignoré ;

Mains royales où dort le désir des étreintes,
Vous qui n'allumez pas la lampe de Psyché,
Mains royales où dort le désir des étreintes,
Mains jointes qui priez vers l'extase des saintes,
Qui ne connaissez pas les fièvres du péché ;

Chairs roses qui chantez le triomphe des roses,
Les splendeurs de la sève et les gloires du sang,
Chairs roses qui chantez le triomphe des roses,
Chairs roses qui rêvez dans la beauté des choses
Et fleurissez les yeux éblouis du passant,

Comme vous faites mal à ces âmes trop mûres,
A l'automne plaintif de ces cœurs épuisés,
Comme vous faites mal à ces âmes trop mûres
Qui sentent se rouvrir leurs anciennes blessures
Et qui meurent tout bas du néant des baisers !

~~~~~



## Lohengrin

A Hector Chainaye

O douce voix d'enfant, pleine de chanterelles,  
Chante dans la lumière autour de mon chevet !  
Ton rire, comme un vol soyeux de tourterelles,  
Laisse neiger en moi son tiède et blanc duvet.  
O douce voix d'enfant, pleine de chanterelles,  
Chante dans la lumière autour de mon chevet !

Regards sablés d'argent, couleur d'ardoise humide,  
Semblables à des lacs sous des cieux violets,  
Égayez lentement de votre azur timide  
La candeur du matin qui bleuit mes volets,  
Regards sablés d'argent, couleur d'ardoise humide,  
Semblables à des lacs sous des cieux violets !

Rafraîchissez mon sang, lèvres! Roses mousseuses  
Qui parfument le cœur en caressant les yeux!  
Eclairez-moi du jour de vos chairs paresseuses!  
J'ai trop pensé, la nuit, et je me sens très vieux.  
Rafraîchissez mon sang, lèvres! Roses mousseuses  
Qui parfument le cœur en caressant les yeux!

Comme un rouge brasier qu'attriste la chimère  
De voir jaillir un lys de ses tisons flambants,  
Je t'appelle du fond de ma joie éphémère,  
Tête royale et pâle aux longs cheveux tombants,  
Comme un rouge brasier qu'attriste la chimère  
De voir jaillir un lys de ses tisons flambants!

C'est Lohengrin enfant qui, traîné par des cygnes,  
Vogue vers ma douleur comme vers son Elsa.  
Bannissant à jamais les souvenirs indignes  
Des cœurs tumultueux que la vie épuisa,  
C'est Lohengrin enfant qui, traîné par des cygnes,  
Vogue vers ma douleur comme vers son Elsa.

Toi qui ne connais pas, mais dont l'âme devine  
Le vague et pur amour de Caïn pour Abel,  
Ouvre-moi le berceau de ta blancheur divine,  
Enfant miraculeux, cher enfant maternel,  
Toi qui ne connais pas, mais dont l'âme devine  
Le vague et pur amour de Caïn pour Abel,

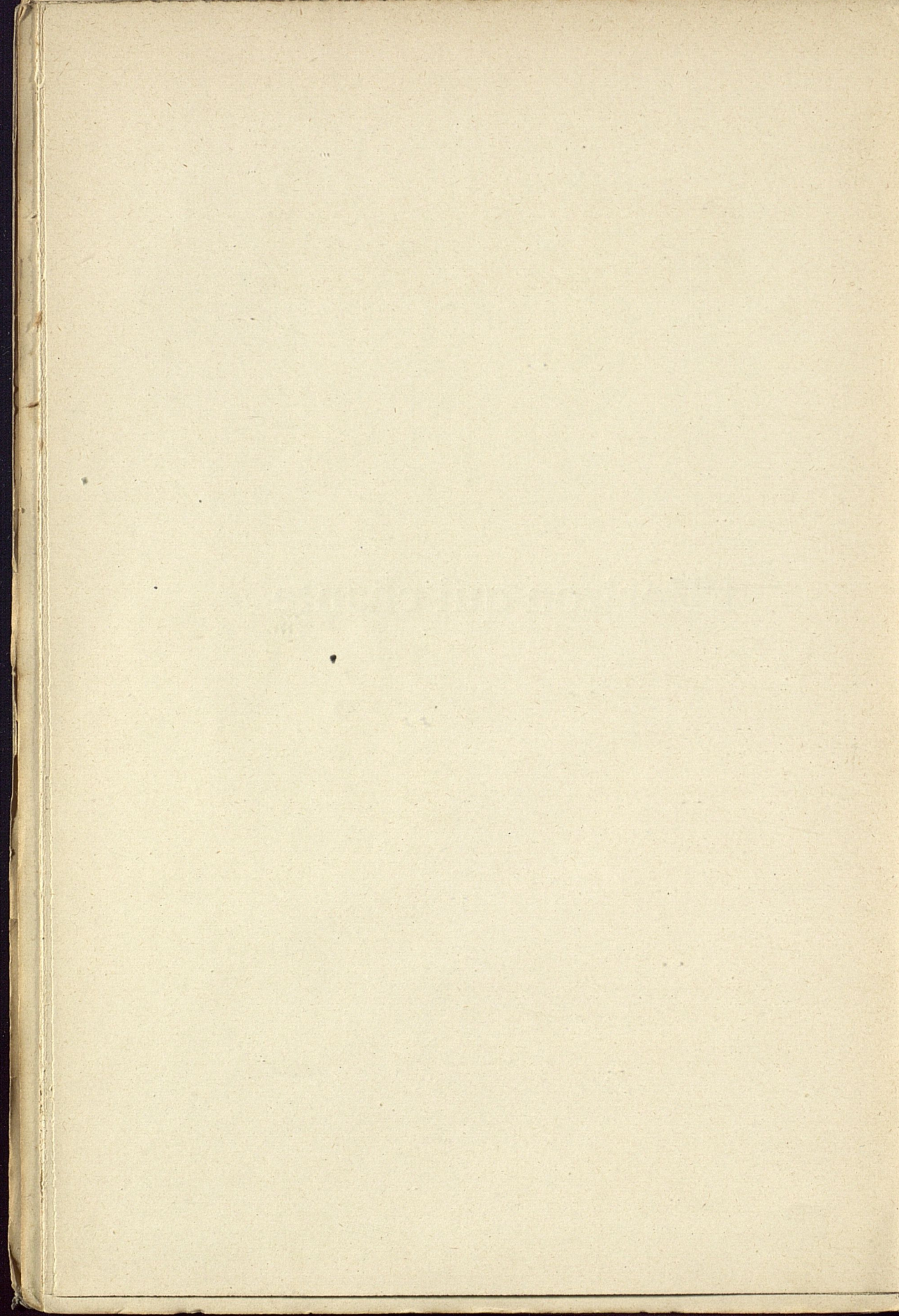
---

Répands sur l'incrédule et sur le misérable  
Les pardons ignorants qui pleuvent de tes mains!  
J'écoute la chanson de ta bouche adorable  
Comme un murmure en fleur d'invisibles jasmins.  
Répands sur l'incrédule et sur le misérable  
Les pardons ignorants qui pleuvent de tes mains!





L'Horizon qui chante





## Gare nocturne

La gare est nostalgique avec ses beaux pavois,  
Ses fanaux de couleur aux clartés solennelles,  
Pareils, dans la nuit vaste, à de fixes prunelles  
Epiant le profil sinistre des convois.

Dans la banalité de la foule je vois  
Passer rapidement des âmes fraternelles ;  
Mais le brusque rideau des ombres éternelles  
Me ravit à jamais leur visage et leur voix.

---

Un spleen surgit alors des choses suggestives,  
Et du tragique appel que les locomotives  
Jettent comme un adieu vers les pays quittés.

Et je traduis en moi les signaux que l'on sonne  
Par ces mots sans espoir lentement répétés :  
Personne ne m'attend et je n'attends personne!

~~~~~


La Peur du voyage

A Eddy Levis

Sous le pont suspendu qui coupe en deux le soir,
A travers le fracas, les feux et les fumées,
Je regarde passer, les vitres allumées,
Un train vertigineux comme un vaste éclair noir.

De tunnel en tunnel de grands fanaux simulent,
Dans la rapidité de leurs scintillements,
Un jet éparpillé de roses diamants
D'émeraudes en flamme et de rubis qui brûlent.

Sous leur clarté bougeante obscurément reluit
Le sinistre réseau des rails dans les ténèbres,
Pareils à des chemins rigides et funèbres
Vers les gueules de l'ombre et l'horreur de la nuit.

Le ciel est orageux et l'atmosphère lourde;
Le télégraphe pleure et tourmente ses fils;
Et les convois ont pris d'inquiétants profils
Œillés lugubrement d'une lanterne sourde.

Il monte jusqu'à moi d'âcres exhalaisons
De houille, de goudron, de bitume et de soufre
Qui suggèrent en foule à mon esprit qui souffre
De lucides climats et de fiers horizons.

La distance et l'espace ont d'étranges musiques,
Grêles comme un soupir du vent dans les roseaux,
Vibrantes comme un vol de nocturnes oiseaux,
Douces comme la voix lointaine des phthisiques.

Ces fanaux, ces relents, ce décor solennel,
Le sifflement aigu de ces locomotives,
Cet immense horizon, ces musiques plaintives
Changent la volupté du voyage éternel.

C'est là-bas que j'irais, ô mon âme blessée!
Découvrir un pays d'où je suis exilé;
Et ce vague désir, comme un cristal fêlé,
Enigmatiquement tinte dans ma pensée.

Comme le souvenir d'un monde antérieur,
Je subis le pouvoir de ces noms nostalgiques
Dont l'euphonie emplît de visions magiques
Le songe lumineux de l'œil intérieur.

O mes fleurs d'Allemagne, Heidelberg et Coblenze!
O mon rêve d'étude et de sérénité!
Ne m'attendez-vous pas, dans l'or des soirs d'été,
Quand l'odeur des tilleuls parfume le silence?

Il existe en Norwège un beau golfe gelé
Où le soleil d'hiver rit sur la neige rose,
Pareil au pur reflet d'une invisible rose
Sur la froide clarté d'un lys inviolé.

Je devine en Ecosse un lac plein de mystère,
Qui renverse la nuit dans des flots étoilés,
Où semblent s'échanger de longs regards voilés
Entre les yeux du ciel et les yeux de la terre.

Et je sais à Stratford des bois shakespeariens,
Où les cygnes pensifs, sur les eaux taciturnes,
S'imaginent revoir dans les blancheurs nocturnes
Le fantôme appâli des cygnes anciens.

~~~~~

## L'Aveugle

Par la lucarne ouverte, à l'heure coutumière  
Où les hommes du port regagnent leur maison,  
Immobile et muet, les yeux à l'horizon,  
Il regarde sans voir la mort de la lumière.

Un rayon poussiéreux dans le logis obscur,  
Comme un ruban de feu traversant les ténèbres,  
Éclaire vaguement les grands gestes funèbres  
Et le profil d'un Christ éployé sur le mur.

Dans l'infini du soir, exhalant des reproches  
Vers le soleil défunt disparu sous les flots,  
L'âme des cloches pleure, en de lointains sanglots.  
Lentement, doucement, pleure l'âme des cloches.

Et toujours il est là, tragique, hypnotisé  
Par l'horreur du silence et de la solitude,  
Figé dans la farouche et superbe attitude  
Qu'imprime aux êtres fiers un beau rêve brisé.

C'est un vieux matelot qui vit des jours épiques,  
Sur qui chanta la joie immense de la mer,  
Et qui, trente ans, vogua dans l'ivresse de l'air,  
Des docks de la Tamise aux îles des Tropiques.

Adieu l'odeur du sel et les souffles marins !  
Adieu l'essor géant des voiles palpitantes !  
Adieu les grands tillacs aux couleurs éclatantes  
Semblables dans l'azur à d'énormes cyprins !

A travers la stupeur de ses mornes prunelles,  
Où s'enfonce aujourd'hui la vaste cécité,  
Il regarde couler le vide illimité,  
Comme un autre océan aux vagues éternelles.

---

Il songe, et la lueur incertaine qui luit,  
Vespérale et sinistre, au fond de ses yeux ternes,  
Évoque le miroir aveugle des citernes  
Où vient sous les cieux morts se contempler la nuit.

Son oreille s'affine, et les rumeurs sans nombre  
De la vie inquiète et du soir frémissant  
Dans ses cheveux dressés passent en croassant  
Comme un vol d'oiseaux fous sur les houles de l'ombre.

Oh! si quelqu'un pouvait déchiffrer le secret  
De ces globes rongés par une lèpre immonde,  
Et dardés pour toujours sur le néant du monde,  
Chimère de Rembrandt! Dis-moi ce qu'il verrait?

Il y verrait la cale, où de lourdes amarres,  
Qu'anime affreusement la masse de leur poids,  
S'enroulent dans des lacs de bitume et de poix,  
Comme un nœud de serpents dans la vase des mares;

Des caveaux empestés et des abîmes gras;  
De visqueux escaliers où la flamme des lampes  
Jette un pâle reflet de poisson sur les rampes  
Et frôle d'un éclair le sommeil mou des rats;

Et puis, dans cet enfer plein d'ordure et de boue,  
La fauve éclosion d'un fantôme vermeil ;  
Des zébrures de moire et des fleurs de soleil  
Imitant les tons roux des vieux cuirs de Cordoue ;

Un bouquet lumineux de chaudes floraisons  
Qui, dans l'obscurité des cachots léthargiques,  
Éparsément le jour de leurs feuilles magiques,  
Et comme un lierre ardent grimpent sur les cloisons ;

Les obliques lueurs allumant par flambées,  
Sur l'étincellement des cuivres embrasés,  
Des langues d'incendie et des éclats bronzés  
Pareils, dans la pénombre, à l'or des scarabées :

L'espace magnétique illuminé d'oiseaux,  
Les trois-mâts solennels ouvrant leurs écouteilles  
Aux moussons paresseux de la mer des Antilles,  
Et buvant les parfums qui traînent sur les eaux ;

Et les soirs suggestifs où les grands soleils roses,  
Noyés dans la rougeur du gouffre éblouissant,  
Semblent avec leurs jets de lumière et de sang  
Des volcans sous-marins qui lanceraient des roses !



## A une femme de quarante ans

Dans tes grands yeux, emplis de chaude obscurité  
Où luisent vaguement les secrets de la vie,  
J'ai puisé pour toujours la chimérique envie  
D'un suprême plaisir que je n'ai point goûté.

L'arome capiteux de ta maturité  
Enivre puissamment ma chair inassouvie,  
Et du fond du passé mon âme est poursuivie  
Par l'éternel regret de ta virginité.

---

J'ai souvent jaloué, par les soirs pacifiques,  
Les vaisseaux attirants, lassés et magnifiques  
Dont l'orgueil du retour solennisait les mâts,

Et qui semblaient traîner, derrière leurs antennes,  
Une émanation des ciels et des climats  
Qu'ils avaient respirés dans leurs courses lointaines.

~~~~~

Le Charme de la Mer

A Léon Cladel

Bien mieux qu'une maîtresse, ô mer, tu me possèdes :
Ta présence mystique occupe mes yeux clos ;
Tu roules l'infini dans chacun de tes flots,
Et par tes horizons inquiets tu m'obsèdes.

Je me souviens toujours de la première fois,
Du jour déjà lointain où je t'ai regardée :
Une vague emporta mon âme, et l'a gardée ;
Je pense me revoir, lorsque je te revois.

Je t'aime au point du jour, sous les brouillards moroses
Que déchire soudain le quadrigé vermeil
Auquel sont attachés par des nœuds de soleil
Les chevaux du matin, frappés d'écumes roses.

A midi, sous un ciel d'argent vertigineux,
J'aime le chant superbe exhalé par tes lames,
Et j'imagine ouïr, dans l'or vert de tes flammes,
Le ronflement puissant d'un orgue lumineux.

Et quand le soleil meurt sous un éclair d'épée,
Je t'aime avec souffrance, et je tremble de voir,
Ensanglantant les eaux pacifiques du soir,
Rouler en bas du ciel cette tête coupée !

Et plus sinistrement de toi je suis épris,
Lorsqu'à travers l'horreur des nuits phosphorescentes,
Comme un hideux cadavre aux chairs déliquescentes,
Tu lances des reflets splendides et pourris.

Mais surtout je t'adore en ces heures profondes,
Où, sur le riche azur des lointains alléchants,
Et parmi les adieux, les vivats et les chants,
Appareille un vaisseau qui gagne d'autres mondes.

Je me figure alors des pays fabuleux,
Des îles de parfums vibrant dans la lumière;
Et mon âme voudrait tenter une croisière,
Et plonger longuement vers les horizons bleus.

Ainsi toujours je t'aime, ô symbole tragique,
O murmurant miroir des humaines douleurs,
Qui par un vague appel de sons et de couleurs
Invites doucement mon esprit nostalgique!

Une immense paresse envahit mon cerveau :
Ma chair inconsciente est à toi fiancée;
Sur l'aile des pétrels s'envole ma pensée,
Et j'ai perdu mon rêve et ma soif du nouveau.

Toujours je te contemple, et ma tête se vide :
Je n'aime plus, je n'agis plus, je ne vis plus.
La vague emporterait tous mes êtres élus,
Je ne la suivrais pas d'un regard plus avide!

Quand tu pleures, je pleure, et quand tu ris, je ris;
Ma joie est un soleil nageant sur tes eaux claires;
Les tempêtes du ciel sont mes seules colères,
Tes naufrages, les seuls que mon cœur ait compris.

La nature et la mort sont les seules mamelles
Où tendent les assauts de tes vastes baisers :
Bientôt, dans ses plaisirs toujours inépuisés,
Nous confondrons enfin nos deux âmes jumelles.

J'écoute les esprits invisibles de l'air
Déferler jusqu'à moi sur ta houle géante,
Et je sens à travers ma cervelle béante
Lentement s'engouffrer, ô mer, toute la mer !

Spectacle intérieur dont mon amour s'enivre,
Je vois voguer en moi de mystiques vaisseaux
Montrant et déroband sur l'infini des eaux
Leurs tillacs rayés d'or, de cinabre et de cuivre.

J'absorbe tous les soirs, en un rouge sommeil,
L'horizon triomphal incendié de moires,
Et, comme un chant aimé qui hante les mémoires,
Je berce, après sa mort, l'image du soleil.

Le matelot rêvant qui veille sur la hune,
Livrant sa chevelure au souffle des moussons,
Me regarde élargir en lumineux frissons
Le verdâtre reflet des fièvres de la lune.

L'impassibilité de mes flots éployés
Roule éternellement sur les glauques féeries,
Et l'humide terreur des pâles pierreries
Qui ressemblent aux yeux grands ouverts des noyés.

Et souvent le plongeur entrevoit sous mes vagues,
Dans un calme, un silence, un néant souverains,
Des vaisseaux échoués que les astres marins
Pénètrent de lueurs hypocrites et vagues ;

Des végétations dont les rampants effrois,
Pareils aux nœuds gluants de reptiles épiques,
Enlacent goulument les ventres hydropiques
Des nageurs engloutis dans les abîmes froids ;

Et les débris pensifs de villes qu'on ignore,
Où chantaient autrefois les buccins belliqueux,
Et qui sont habités par des poulpes visqueux
Au regard immobile étoilé de phosphore !

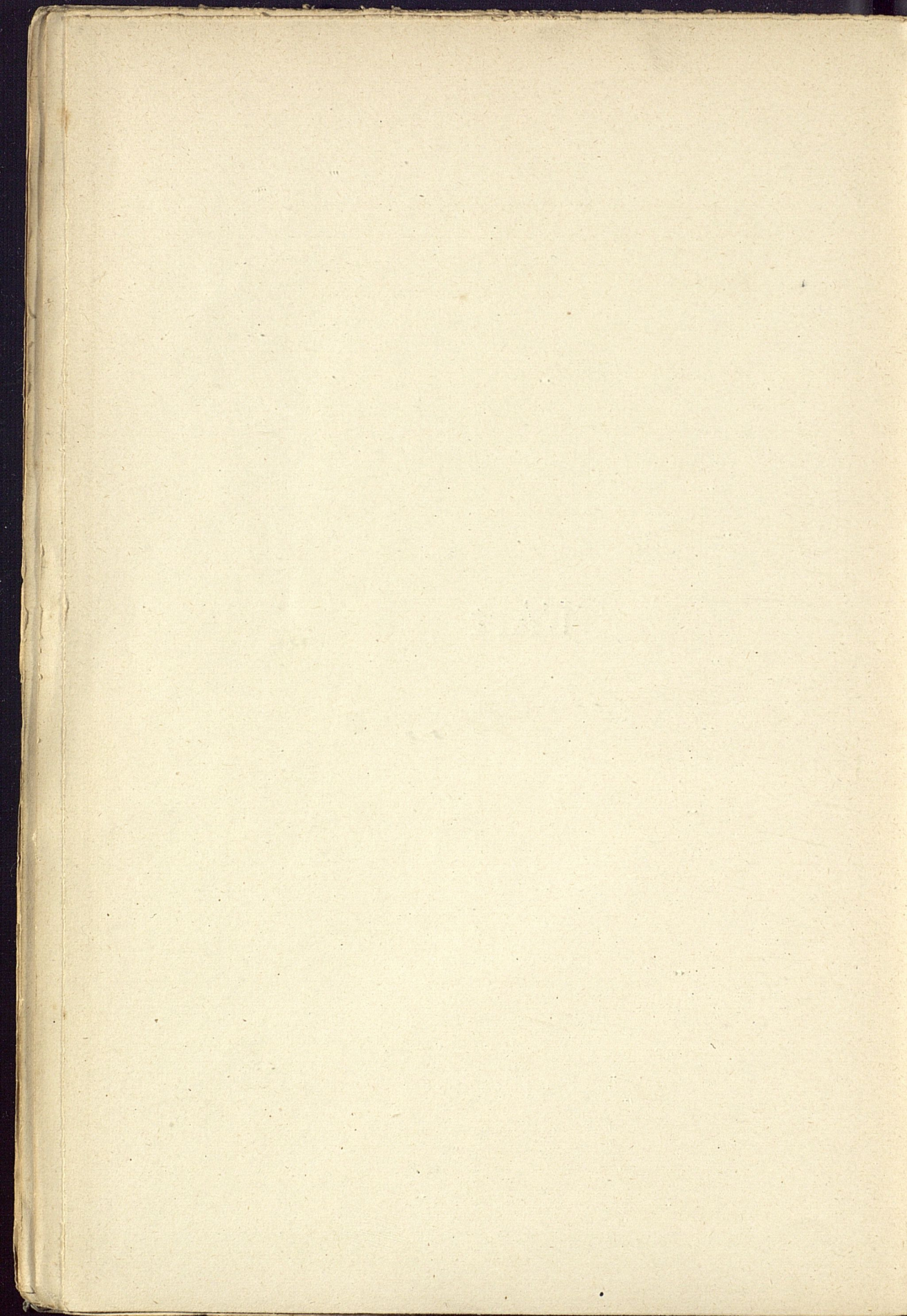
~~~~~

6





L'Art





## A une Vierge gothique

Je voudrais inventer des mots religieux,  
Semblables aux couleurs dont les maîtres gothiques  
Spiritualisaient le lointain des tryptiques,  
Pour peindre l'infini qui pleure dans tes yeux.

Au fond de leur azur chaste et mystérieux  
Les désirs obsédants des trépas extatiques  
Surgissent à l'esprit comme ces croix mystiques  
Qui se lèvent en deuil sur la clarté des cieux.

C'est pourquoi je t'érige, ô Vierge entre les vierges !  
Un symbolique autel criblé d'or par les cierges,  
Où blanchira le jour de tes pieds surhumains ;

Et mes strophes, de nard et de myrrhe allumées,  
Encenseront ta gloire en pensives fumées,  
Et pour toi je joindrai mes vers, comme des mains !

~~~~~

A un Poète

Ton livre est un miroir symbolique et puissant
Que ton art a dressé pour les races futures,
Et qui réfléchira leurs nouvelles tortures
A travers des lueurs d'épouvante et de sang.

Et quand l'immense horreur d'un monde finissant
Aura débilité les plus fortes natures,
Il renverra leur mal aux tristes créatures
Qui crieront vers le ciel en se reconnaissant.

Puis il disparaîtra dans l'infini des rêves,
Et ses pâles débris, sur le sable des grèves,
Retrouvés quelque soir par les peuples tardifs,

Parleront vaguement de ces villes tragiques
Dont la mer a noyé dans ses grottes magiques
Le luxe douloureux et les bijoux pensifs.

~~~~~

---

## Le Clavecin

A Georges Rodenbach

C'était un clavecin triste, désaccordé,  
Avec son bois empli des choses anciennes,  
Et son clavier plaintif où des patriciennes  
Avaient de leurs doigts longs et pâles préludé.

Sur l'ébène fleuri du meuble démodé,  
Pour parler tendrement à ces musiciennes,  
En son habit de soie et de valenciennes,  
Peut-être Buckingham s'était-il accoudé.

Tout un monde défunt, charmant, mélancolique,  
Dormait dans les parois de la frêle relique,  
Où rêvait la douceur d'un siècle enseveli.

J'entr'ouvris l'instrument, et de mes mains dévotes  
Je jouai lentement de lointaines gavottes,  
Afin de réjouir l'âme du vieux Lulli.



---

## Le Spleen des lumières

A Emile Van Arenbergh

Tes sonnets sont pareils aux rubis séculaires  
Qui brûlaient sur le front superbe des tyrans,  
Et dont l'âme écarlate aux reflets fulgurants  
Eblouissait d'effroi les cerveaux populaires.

Tristes comme la mort des cieux crépusculaires,  
Tes sonnets sont pareils à des yeux attirants  
Qui dans le vague iris de leurs globes souffrants  
Réfléchissent le sang des blessures solaires.

---

Joyaux spirituels, qui, pour l'éternité,  
Serez victorieux de toute obscurité,  
Regards cristallisés dans l'orient des pierres;

A travers un mensonge éclatant de couleurs,  
Vous symboliserez les humaines douleurs,  
Le néant du Soleil et le spleen des Lumières!

~~~~~

Curiosité

A Iwan Gilkin

Mieux que moi tu connais la curiosité
Qui plonge le Poète en d'austères études,
Et le pousse à chercher, au cœur des multitudes,
Les secrets de la vie et de la volupté.

Par l'intime douleur chaque masque est sculpté;
Un remords pleure au fond des fières attitudes;
Et tu trouves alors d'âcres béatitudes
A troubler le passant dans son âme ausculté.

Déchiffrant l'avenir des éphèbes novices,
Tu devines en eux les crimes et les vices
Passer comme un troupeau de pâles visiteurs ;

Et quand les débauchés sortent des priapées,
Ils sentent dans leur chair, ainsi que des épées,
S'enfoncer froidement tes yeux inquisiteurs.

Les Conquérants

A Camille Lemonnier

Ta gloire évoque en moi ces navires houleux
Que de fiers conquérants aux gestes magnétiques
Poussaient, dans l'infini des vierges Atlantiques,
Vers les archipels d'or des lointains fabuleux.

Ils mettaient à la voile en ces soirs merveilleux
Où le ciel, enflammé de rougeurs prophétiques
Verse royalement ses richesses mystiques
Dans le cœur dilaté des marins orgueilleux.

Et les hommes du port, demeurés sur les grèves,
Regardaient s'enfoncer les mâts, comme des rêves,
Dans l'éblouissement de l'horizon vermeil ;

Et leurs cerveaux obscurs, à la fin de leur âge,
Se rappelaient encor le splendide mirage
De ces grands vaisseaux noirs entrés dans le soleil.

~~~~~

---

## A un Poète mort

O vieux Maître expiré dans la raideur farouche  
D'un glaive éblouissant qui survit aux combats!  
Nous nous interdisons de venir sur ta couche  
Verser la lâcheté des larmes d'ici-bas.

Nous saluons ton deuil avec des chants de fête;  
Nous suivons ton convoi d'un cœur stoïque et fort :  
Pour celui qui s'endort dans ta pourpre, ô poète!  
L'heure de la naissance est celle de la mort.

---

Sous un nouveau soleil ton espoir vient d'éclorre ;  
Ton sépulcre est pour nous un berceau triomphant :  
Car tu t'es envolé vers la suprême aurore,  
Superbe comme un Dieu, simple comme un enfant!

~~~~~


Les Noces de Cana

En ces temps abolis ou l'Ephèbe attristé,
L'élu de Magdeleine et des femmes bibliques,
A travers la splendeur des soirs évangéliques
Traînait comme un manteau sa vaste charité,

Distribuant à tous sa riche humanité,
Parfois il s'asseyait aux noces faméliques,
Et leur épanchait l'eau des fontaines publiques
Changée en un vin pur empli d'éternité.

Ainsi dans vos repas, petits rimeurs avarés,
Pâles buveurs d'eau claire, ennemis des vins rares
Où dans sa robe rouge habite un dieu vermeil,

Je vous présenterai de ma main despotique
Une liqueur si fière en sa pourpre mystique
Que vous semblerez boire un coucher de soleil!

~~~~~

## Le Sphinx

A Hector Chainaye

Les hommes ont raison : pour eux je suis fermé,  
Et pour eux rien d'humain ne pleure en ma pensée ;  
Ma peine est au silence éternel fiancée :  
Ils ne connaîtront pas les êtres que j'aimai.

Et quand j'avoûrais tout, quand j'aurais diffamé  
Le mystère où ma vie obscure est dépensée,  
Quand je dévoilerais ma chimère offensée,  
Leurs yeux s'aveugleraient à son vol enflammé.

Eloignez-vous de moi : je suis plein de vertiges !  
Mon rêve est un abîme où tournent des prestiges,  
Où la lune blanchit des ossements rongés.

Je suis un des derniers de la race divine,  
Et, mieux que les grands Sphinx dans l'énigme allongés,  
Mon âme engloutira celui qui la devine !



Les Ancêtres





## Les Mangeurs de terre

A Georges Eekhoud

Au temps des Léliards et des têtes coupées,  
Quand la Flandre, à l'appel des tragiques beffrois,  
Noyait superbement les princes et les rois  
Dans le fleuve de sang des rouges épopées ;

Avant de se ruer aux larges équipées,  
Et pour se préserver des suprêmes effrois,  
Les Communiens baisaient, sous le geste des croix,  
Cette terre à laquelle ils vouaient leurs épées.

O mon rude Poète! O cœur plein du passé!  
Silencieusement dans ton œuvre enfoncé,  
Gardant l'esprit flamand d'un mélange adultère,

Jamais je n'ai relu tes livres sans y voir,  
Ainsi qu'en un cruel et splendide miroir,  
L'héroïque baiser de ces mangeurs de terre

~~~~~

Les Tribuns

Le peuple a vu passer des hommes énergiques,
Au masque impérieux chargé de volonté,
Parlant haut dans leur force et dans leur majesté
Pour tirer du sommeil les races léthargiques.

Jetant au vent du ciel des syllabes magiques,
Leur verbe, qui vibrait d'une âpre charité,
S'emplissait, pour venger l'idéal insulté,
De glaives menaçants et de buccins tragiques.

La foule a retenu leur nom mystérieux,
Et le lance parfois en échos glorieux
Dans l'acclamation d'une ardente victoire.

Le marbre légendaire où vit leur souvenir
S'élève sur le seuil éclatant de l'histoire,
Et leur geste indigné traverse l'avenir.

~~~~~

---

## Sous les Borgia

A Georges Destrée

Dans le palais superbe, où de jeunes esclaves  
Enlacent leurs seins nus comme des raisins d'or,  
S'allume dans la braise ardente du décor  
L'embrasement vermeil de la fin des conclaves.

Près des pages en fleur lissant leurs toisons flaves  
Que les baisers du soir féminisent encor,  
Siègent dans l'écarlate et les appels de cor  
Les cardinaux romains rouges comme des laves.

Ils adorent la chair comme un soleil levant ;  
La voix surnaturelle et douce des eunuques  
Passe avec un frisson de plaisir sur leurs nuques ;

Et les filles de Rome échevèlent au vent,  
Dans la nuit fantastique et fumeuse des porches,  
Leurs crinières de feu, semblables à des torches.

~~~~~

Les Fauteuils

Dans un cloître oublié de nos grèves natales,
Loin des vaines rumeurs de ce temps blême et faux,
Trônent de vieux fauteuils dont les bras triomphaux
Enflamment puissamment l'ombre lourde des stalles.

Évoquant la splendeur des époques brutales,
Où les cœurs ressemblaient à des nids de gerfauts,
Ils mêlent dans leurs cuirs des reflets d'échafauds
Avec les soirs bronzés des mers occidentales.

Sacrés par le silence, alourdis de soleil,
Ils regardent les feux de l'horizon vermeil
Blasonner d'ambre et d'or les carreaux des fenêtres ;

Et, pensive aux échos d'un siècle souverain,
Notre âme y voit encor, comme un rêve d'airain,
S'asseoir le souvenir indigné des ancêtres !

~~~~~

---

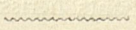
## Le Portrait du Reître

A Jules Destrée

Sur le rêve effacé d'un antique décor,  
Dans un de ces fauteuils étoilés de clous d'or  
Dont la rude splendeur ne sied plus à nos tailles,  
Le front lourd de pensée et balaféré d'entailles,  
Repose, avec l'allure et la morgue d'un roi,  
En un vaste silence où l'on sent de l'effroi,  
L'aventurier flamand qui commandait aux princes  
Et qui jouait aux dés l'empire et les provinces,  
Celui dont la mémoire emplît les grands chemins,  
Celui dont l'avenir verra les larges mains  
S'appuyer à jamais en songe sur l'Épée.  
Dans ses regards de cuivre on lit une épopée :  
Des fuites en plein vent d'enfants et de soudards,  
De grands soleils couchants hérissés d'étendards,

---

Et des flaques de sang, de femmes et d'entrailles,  
Et l'essor de la gloire au dessus des murailles,  
Et les chevaux fumants cabrés vers les cieus fous!  
Oh! quel poids de mépris tu fais tomber sur nous,  
Rêveurs silencieux prisonniers de nos rêves,  
Toi dont le cœur battait sous les baisers des glaives,  
Et volait à la mort sous les drapeaux claquants!  
Les hasards de la guerre et les rumeurs des camps,  
Les grelots des mulets, les cahots des guimbardes,  
Les danses de lumière au bout des hallebardes,  
Les doublons de la solde et les appels du cor,  
Toute une éblouissante aventure est encor  
Chantante autour de toi dans les ombres fleuries  
Que verse sur ton front l'orgueil des draperies.  
Monceaux de diamants, de vases florentins,  
Lacs de brocart et d'or à l'entour des festins,  
Vastes étoilements de seins nus, de chairs roses,  
Amours ivres vautés dans du sang et des roses,  
Longs soirs vus à travers les vins orientaux,  
Tous ces grands souvenirs traînent dans tes manteaux.  
Et telle est ta magie aux feux du crépuscule  
Que notre esprit pensif superbement recule  
Vers les temps abolis et les hommes éteints,  
Et qu'éveillant en nous des ancêtres lointains,  
Tu fais, au plus profond de nos âmes paisibles,  
Sonner étrangement des clairons invisibles.





## Cuir de Cordoue

A Francis Nautet

O cuir couleur de feu, d'automne et de victoire !  
Qui flambez dans la nuit d'un antique oratoire  
Où la lourde splendeur des jours passés s'endort,  
Mystérieux et roux comme de grands lacs d'or,  
O cuir couleur de soir, de faste et d'épopée !  
Vous rêvez longuement de ces traîneurs d'épée  
Qui, sur la braise en fleur de vos coussins gaufrés,  
Inclinaient autrefois leurs masques balafrés,  
Autour desquels nageait une odeur d'aventures.  
O cuir qui flamboyez dans la paix des tentures !

---

Pareils à des couchants tragiques et houleux,  
Vous avez vu surgir des hommes fabuleux,  
Que les yeux de leur temps s'hallucinaient à suivre,  
Et qui, sur une mer d'incendie et de cuivre,  
O cuirs couleur d'orgueil, de guerre et d'horizon !  
S'embarquèrent un soir de la chaude saison ;  
Et c'est pourquoi, puissants, fauves et chimériques,  
Vous conservez encor des reflets d'Amériques,  
Et vous songez dans l'ombre, éblouis et vermeils,  
O cuirs en qui survit l'âme des vieux soleils!

~~~~~

L'enfant aux Lys

Dans la chambre des lys, voluptueuse et sourde,
Où s'amasse à longs flots la malsaine ombre lourde
Des grands rideaux vineux qu'ensanglante le soir,
Grisé par des parfums d'église et d'encensoir,
Doucement le dauphin malade s'effémine,
Regardant à ses pieds, pensif, neiger l'hermine

Du tapis vespéral, silencieux et blanc,
Où le vitrail étroit jette un reflet tremblant
De lilas mensongers et de roses féeriques,
Et rêve, l'enfant pâle, aux femmes chimériques
Qui se dressent là-bas sur l'horizon vermeil,
Et l'appellent des seins, debout dans le soleil.

~~~~~

## Renaissance

A André Fontainas

Avec le rêve ardent de ton regard cuivré,  
Où l'âme des clartés rit de se voir plus belle,  
Avec ta bouche en feu dans le duvet ambré  
De ta lèvre rebelle ;

Avec ta peau hâlée, où l'orgueil de ton sang  
Allume une étincelle héroïque et méchante,  
Ton opulente voix au timbre éblouissant,  
Comme de l'or qui chante ;

---

Ton nez d'oiseau rapace et ton masque indompté,  
La force de tes mains féminines et minces,  
Aux ongles acérés et pleins de volonté  
Comme en portaient les princes,

Il te suffit de faire un geste aventureux,  
Pour qu'il ait à mes yeux la soudaine puissance  
D'évoquer en mon cœur, sous un ciel amoureux,  
Toute la Renaissance!

Et j'imagine alors un vaste palais clair  
Où des lacs de soleil dorment au pied des arbres,  
Et font à leurs reflets vivre comme une chair  
La chasteté des marbres.

Je vois se dérouler de larges horizons  
Où, parmi les jardins baignés de vapeurs bleues,  
Sur la riche émeraude en flammes des gazons,  
Les paons lustrent leurs queues.

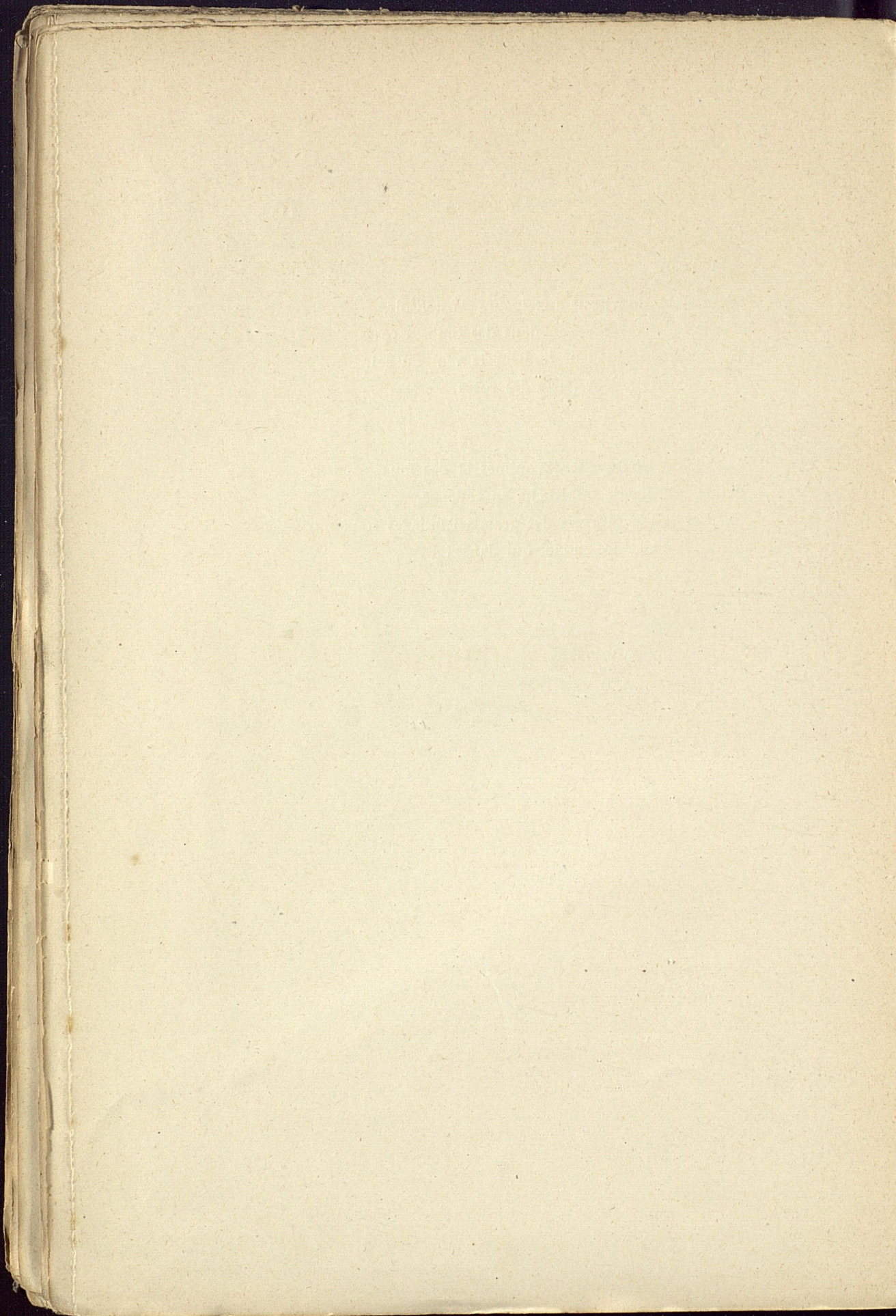
Voici les cardinaux avec leurs familiers,  
Sous un dais de brocart tendu par des esclaves,  
Et leurs rouges manteaux sur les blancs escaliers  
Coulent comme des laves.

---

Là, devant un vitrail aux lueurs d'ostensoir,  
Sur le balcon vermeil et dans des ombres roses,  
Les princesses en fleur hument le vent du soir  
    Qui leur parle des roses.

Et l'essaim chatoyant des mimes et des fous  
Éclate, s'éparpille et ricoche en cadence,  
Et l'on voit au travers des grands feuillages roux  
    Cet arc-en-ciel qui danse!

~~~~~



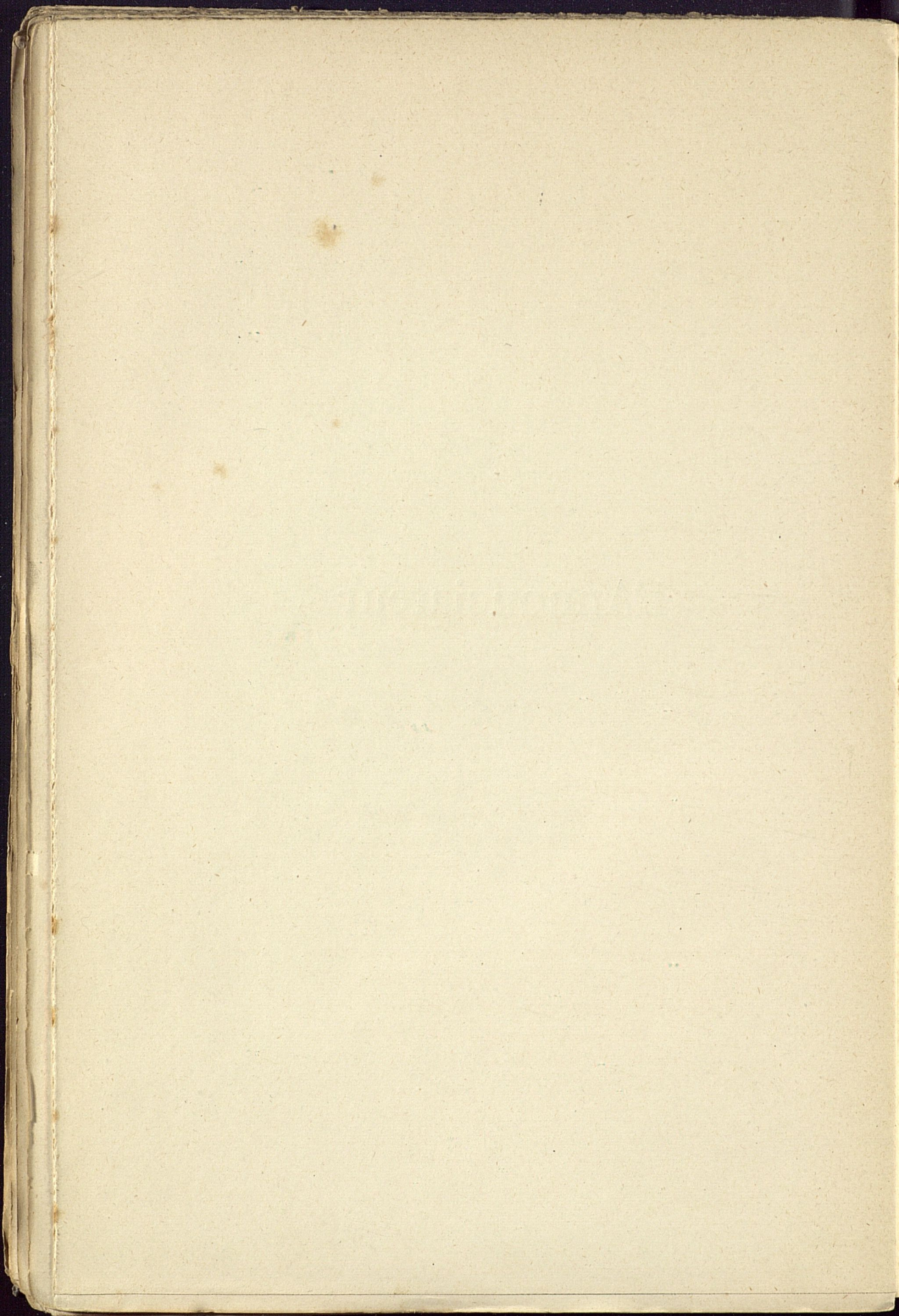
La Mort d'Hunald

Sur le lit vierge et blanc, jonché de lys nocturnes,
De lys mystérieux, de grands lys taciturnes,
Sous les rideaux pensifs où fleure un cher secret,
Ses yeux frêles blessés par tes yeux, sans regret
Des heures, sans regret des lèvres, sans envie
De tromper le destin ni d'accepter la vie,
Sans espoir d'un espoir, sans désir d'un désir,
Déjà mort dans son âme il se laisse mourir ;
Et tandis que du soir tintent les cloches vaines,
De ses fins ciseaux d'or l'enfant s'ouvre les veines,

Calme et grave, très las, à soi-même étranger,
Vaguement caressé par le rêve léger
Qui lui baise le front de ses ailes neigeuses,
Et ses regards obscurs, violettes songeuses,
Contemplant la splendeur de son corps trop aimé
Pleurer de longs rubis sur le lit parfumé,
Et joyeux d'une joie étrange, la chair veuve,
Il regarde jaillir le sang fier, comme un fleuve,
Puis, sans même souffrir le tourment du pardon,
Ayant tout oublié de toi, jusqu'à ton nom,
Dans le luxe des flots et leur lente harmonie,
Il écoute, en mourant, chanter son agonie.



L'Annonciateur



L'Annonciateur

A Arnold Goffin

*Enfant désordonné, turbulent et nerveux,
Dont rien ne peut fléchir la volonté hardie,
Déjà l'on voit courir dans l'or de tes cheveux
Des rêves d'incendie.*

*D'ardents reflets de chair, de fournaise et de sang,
Allumés dans les plis de tes lèvres vaillantes,
Fardent superbement d'un fard éblouissant
Tes pommettes saillantes.*

*L'espoir de la maraude et du fruit défendu
Et le pressentiment des balafres futures
Redressent vers le ciel ton nez large et fendu
De chercheur d'aventures.*

*Ton front impérieux, farouchement bombé,
Qui s'enflamme soudain de révolte et de rage,
A les sombres lueurs d'un horizon plombé
Où s'amasse un orage.*

*Ta main italienne, au jeu souple et lascif,
Par un vouloir tenace à chaque instant crispée,
Semble chercher partout d'un geste convulsif
Le pommeau d'une épée.*

*Rapides, frémissants, aiguisés de clarté,
Pointus et barbelés comme des javelines,
Tes regards chauds et roux tignent l'obscurité
De leurs flèches félines.*

*Ta bouche sensuelle et lourde, où rit le jour,
Rouge comme une plaie embrasée et profonde,
Est tendue au devant de quelqu'immense amour
Qui changera le monde!*

*Ta foi? La fantaisie! Et ta loi? Le plaisir!
Tes vastes appétits, sans attache et sans règle,
Dans la foudre et l'éclair fondront sur leur désir
Avec des serres d'aigle.*

*Tu laisseras ton cœur, où dorment les aïeux,
Vierge implacablement de tout rêve vulgaire,
Battre dans ta poitrine, héroïque et joyeux
Comme un tambour de guerre.*

*Cher annonciateur des soldats qui naîtront,
Du seuil déshonoré de ces temps impassibles,
Salut! Je sens flotter et chanter sur ton front
Des drapeaux invincibles!*

*Va! Tu seras le chef des hommes qui demain
Cloueront comme un hibou sur le bois de leur porte,
Souffletée et brisée au seul vent de ta main,
Notre chimère morte.*

*Va! tu n'auras souci ni du bien, ni du mal :
Tu vivras sans penser dans un torrent de joie,
Ignorant comme un Dieu, beau comme un animal,
O fier enfant de proie!*

*Et ton œuvre, écrasant d'un mépris mérité
Tous les trieurs de mots à l'âme inassouvie,
Confrontera le Rêve et la Réalité,
Et l'Art avec la Vie!*



Table des Matières

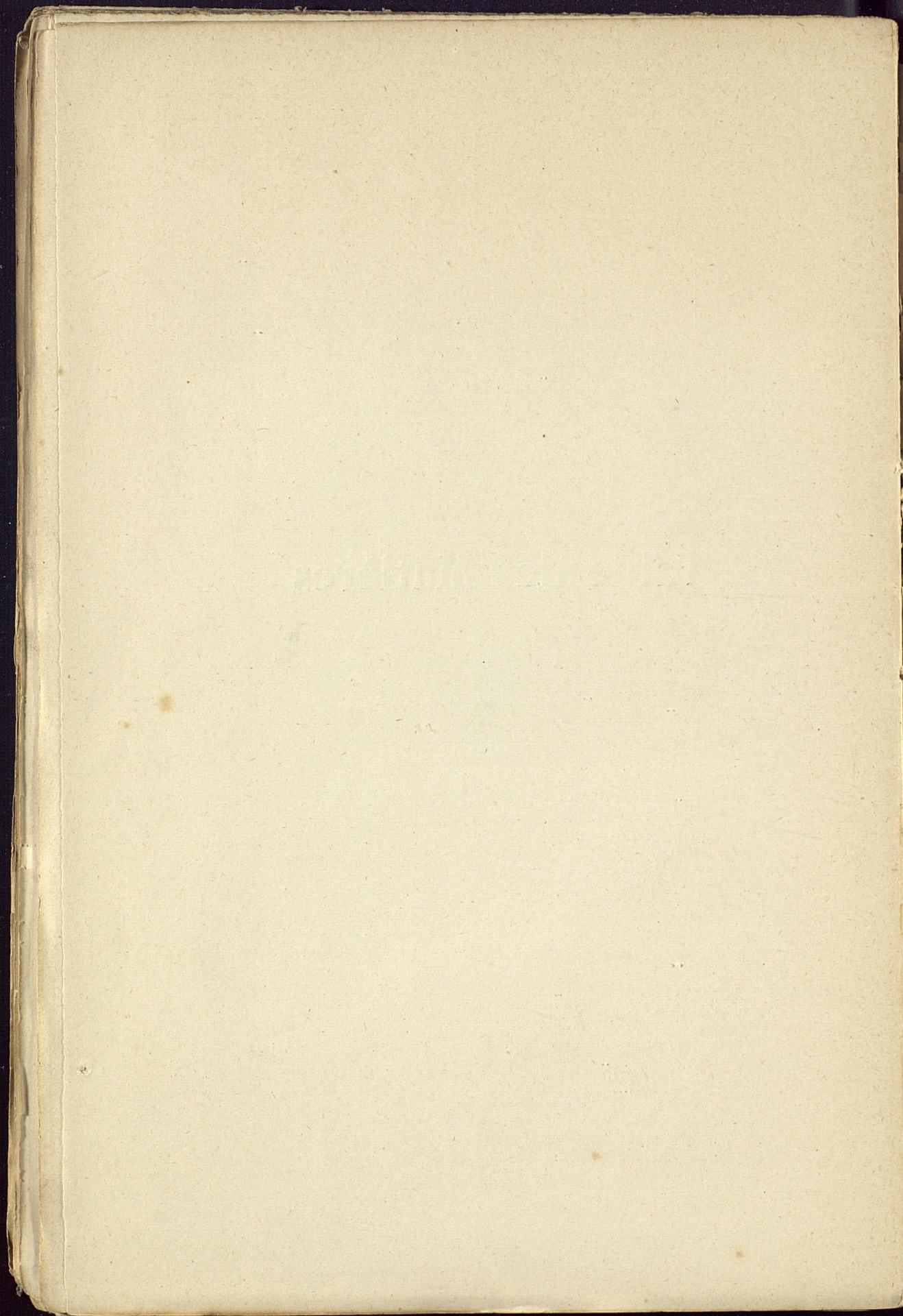


Table des matières

Hors du Siècle

Hors du Siècle	9
--------------------------	---

L'Amour impossible

Rencontre	15
Silence	17
L'Orgue	19
La Voix brisée	21
La Voix chère	23
Dimanche soir	25
Résignation	27
A une âme	29
Mystère	31
Adieu	33
Tes yeux	35
Roses d'Enfer	37

Le Regret de l'enfance

Départ	41
Aurore	43
Soir de province	45
Le Dauphin	47
Le Regret de l'enfance	49
Lohengrin	51

L'Horizon qui chante

Gare nocturne	57
La Peur du voyage	59
L'Aveugle.	63
A une femme de quarante ans	67
Le Charme de la Mer	69

L'Art

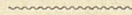
A une Vierge gothique	77
A un poète	79
Le Clavecin	81
Le Spleen des lumières	83
Curiosité	85
Les Conquéranrs	87
A un Poète mort	89
Les Nocés de Cana	91
Le Sphinx.	93

Les Ancêtres

Les Mangeurs de terre	97
Les Tribuns.	99
Sous les Borgia.	101
Les Fauteuils	103
Le Portrait du Reître	105
Cuir de Cordoue	107
L'enfant aux Lys	109
Renaissance	111
La Mort d'Hunald.	115

L'Annonciateur

L'Annonciateur	119
--------------------------	-----



Achévé d'imprimer

le 1^{er} février 1888

sous la direction typographique

de

M. Ed. De Winter

par

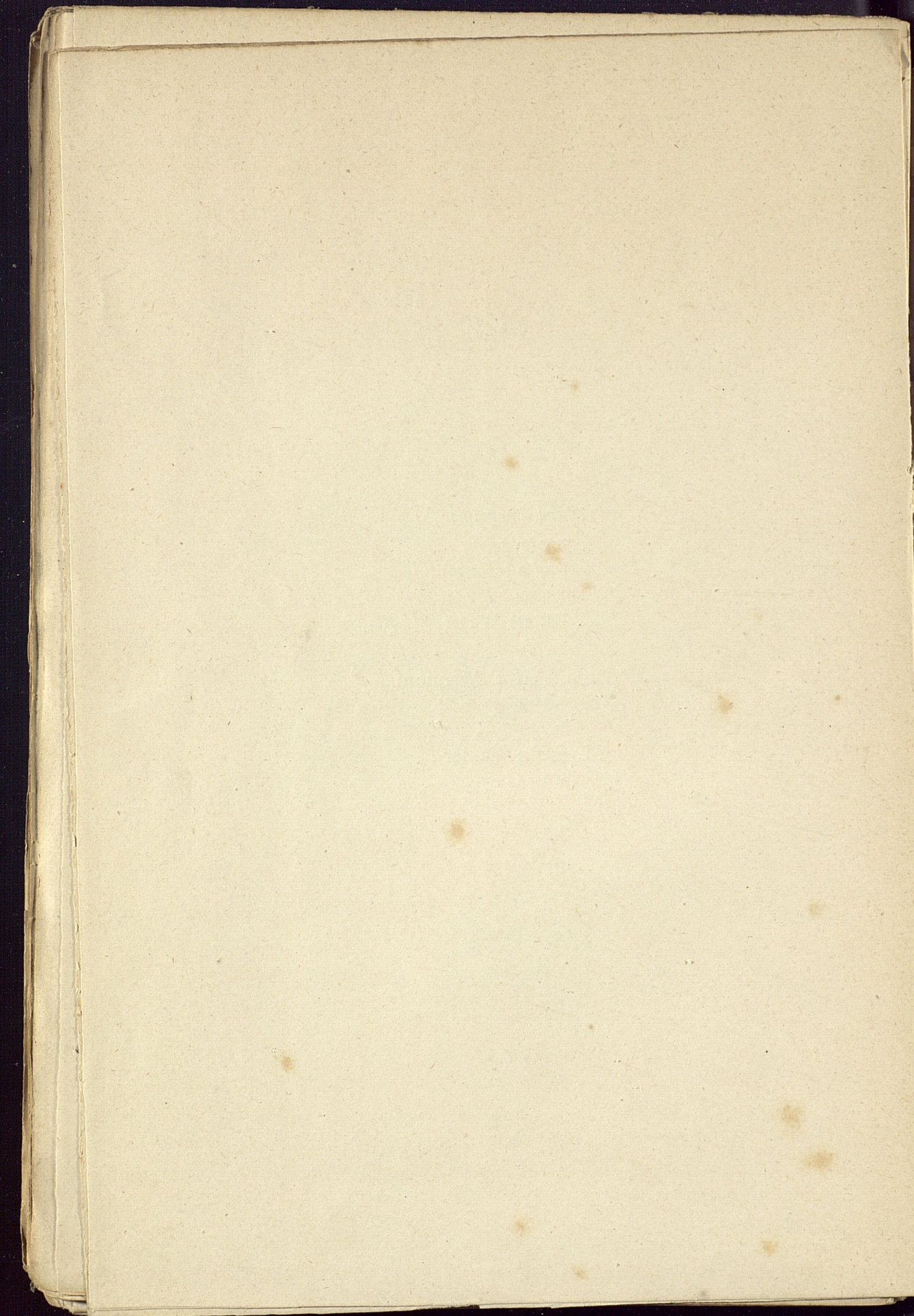
Madame Veuve Monnom

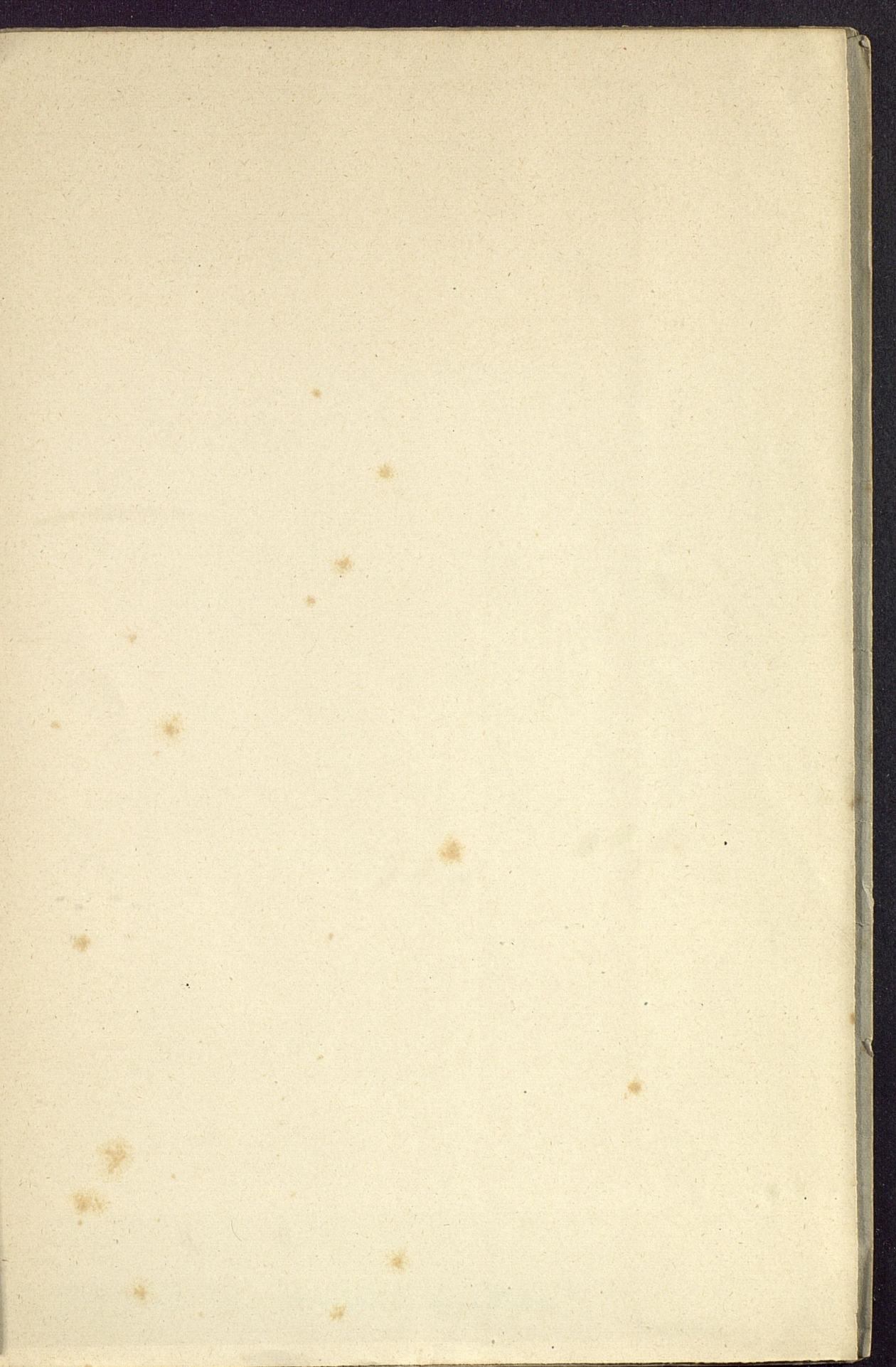
imprimeur à Bruxelles

pour

M. Léon Vanier

éditeur à Paris





MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

